

ISBN : 978-2-9602967-2-3

Dépôt légal : D/2025/Morane Terlier, éditeur.

Illustration de couverture :

Perrine Dehousse, www.perrinedessine.be

Conception graphique et mise en page :

Amandine Lombardo, www.studiolemplume.be

© Éditions Morane Terlier 2025

Tous droits réservés pour tous pays.

Il est interdit, sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, de reproduire (notamment par photocopie ou numérisation) partiellement ou totalement le présent ouvrage, de le stocker dans une banque de données ou de le communiquer au public, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit.

DESSINER
LES CONTOURS

MORANE TERLIER

Édition indépendante

Chères lectrices, chers lecteurs,

Ce récit s'inscrit dans la continuité du livre *Les mots deviendront doux*, consacré au deuil périnatal. Si vous l'avez lu, vous retrouverez un lien, une résonance entre les deux ouvrages. Cependant, *Dessiner les contours* se détache de son prédécesseur. L'horizon de l'histoire que vous tenez entre vos mains est différent et dévoile un écho singulier.

Dans cette narration inspirée de faits réels, certains passages ont volontairement été ajustés, modifiés, inventés, tout comme les traits de plusieurs personnages.

Belle lecture à vous !



L'eau ruisselle sur mon corps nu.
Les gouttelettes dévalent les parties encore lisses de ma peau.
Certaines voient leur descente s'enrayer, prises au piège
lorsqu'elles arrivent dans les creux et les sillons de la chair.
D'autres se rejoignent, redoublant ainsi leur intensité pour
atteindre le sol de la douche.
Je relève la tête et observe la paroi vitrée embuée.
J'y dépose mon doigt et y projette des arabesques indéfinies.
Entre ces courbes, je perçois un arbre.
Mais l'ébauche est ratée.
Ma main se plaque sur le verre et gomme la figure.
Aussitôt, la vapeur se réinstalle sous l'écoulement continu de l'eau.
L'arbre réapparaît en filigrane, malgré les vagues dessinées avec
ma paume.
Les bras ballants le long de mes hanches, j'épie l'expérience.
Les gouttelettes retracent le croquis, persistant, résistant.
L'aisance qu'elles prennent dans leur reproduction ressemble à
la facilité qu'elles ont lorsqu'elles décalquent les vergetures tirées
sur mon pubis.
Des lignes, nouvelles, modifient quelque peu le portrait initial.
Dans l'impulsion, j'entoure le végétal de fleurs déformées.
J'efface.
Ardemment cette fois.
De nouveau, l'image renaît, accompagnée de ses ornements neufs.
Le feuillage de l'arbre se met doucement en scène.
Les perles d'eau ondulent leur mouvement autour du symbole
premier.
Puis-je faire disparaître ce qui est créé dès le début ?
Dois-je peut-être y ajouter des segments ?
Quels sont les contours à dessiner pour atténuer les bords de
l'arbre abîmé ?



DÉBUT

À l'entrée du village, la voiture roule lentement sur la rue déserte et mes yeux se perdent dans l'immensité des prés, dont les cimes des arbres émergent avant de se fondre dans la vallée. L'ancienne aire de camping se dévoile à mesure que l'on s'approche d'elle ; les caravanes ont déserté et les parcelles sont avalées par la végétation abondante. Nous vivons ici depuis plusieurs mois, dans ce hameau paisible et lumineux où, chaque saison, ce décor m'enveloppe dans ses panoramas éblouissants. Mais en ce milieu de juin, assise à l'arrière du véhicule, les bras encerclant le couffin pour qu'il ne bascule pas, tout me semble différent. Comme si ces prairies familières, ces vallées sans fin, s'étaient brusquement habillées de frontières. Les fils barbelés qui découpent les champs, les haies des voisins qui s'élèvent, épaisses. Le démarquage trop propre entre les trottoirs et les pâtés de maisons. La liberté du paysage donne l'impression d'être resserrée, même étouffée.

Les roues de la voiture crissent sur les cailloux qui tapissent notre allée de garage. Malik arrête le moteur et se dirige vers le coffre surchargé. Le dos encore enfoncé dans le siège en tissu, j'observe, à travers la vitre, la décoration installée sur la façade de la maison. Des ballons blancs parés de gros pois bleus flottent, suspendus aux jardinières, tandis qu'une guirlande de fanions oscille d'une fenêtre à l'autre. Une affiche, plaquée sur le seuil de la porte d'entrée, annonce un *Welcome Baby* griffonné au marqueur. Je commande mon sourire devant ce qui paraît réjouissant, au dévouement de mes amis dans cette mise en scène, mais les commissures de mes lèvres peinent à se soulever.

Une ombre plonge soudainement l'habitable dans la noirceur alors que je détache l'Enfant de sa nacelle. Un camion ralentit derrière nous et en sort un homme imposant, la cigarette coincée entre les dents et le bout de ses doigts. « La chambre bébé, c'est pour vous ? » Je hoche la tête, dissimulant mal l'oubli de cette livraison : « Euh... oui. » L'individu se dirige vers l'arrière du fourgon et dépose, dans des gestes bourrus, une multitude de paquets dans le hall de la maison.

L'homme referme le hayon de son véhicule et se réinstalle sur le siège de sa cabine. Alors qu'il opère sa manœuvre, je glousse quand je vois les médailles pendues au rétroviseur, le néon rouge partiellement décroché du pare-brise, illuminant les lettres *Hey Man !* puis la fausse peau de serpent qui enferme le cuir du volant.

La porte d'entrée enfin close, j'épie les cartons déchargés qui se fraient un chemin entre le rez-de-

chaussée et l'étage de la maison. D'une main, j'appuie sur ma cuisse droite, puis la gauche, chaque marche d'escalier ressuscitant des muscles disparus depuis l'immobilité forcée. Je découvre la pièce, attribuée à présent à l'Enfant à peine né. Les murs sont peints d'un bleu canard et les plinthes en bois, récemment collées, odorent le lieu. J'aime ce parfum qui amène le nouveau. Une échelle trône encore près de la fenêtre et quelques câbles apparents attendent leur luminaire. L'inconfort me gagne ; cette chambre vide paraît si éloignée de celle qui devrait accueillir l'Enfant déjà là. Il y a un manque, comme si j'avais failli à un devoir parental essentiel en n'ayant pas terminé ni aménagé l'espace destiné au bébé. Je n'ai pourtant jamais imaginé qu'il intégrerait cette nurserie au retour de la maternité. Je le veux à côté de moi. Le surveiller, l'allaiter, me rassurer. L'avoir à portée de main. « Que tout soit prêt ! » C'était l'idée dictée, mais cette théorie se révèle stupide et abusive.

Je rejoins la cuisine et détaille la carrure de Malik qui se dissout sous le champ de bataille infantile. Les articles de puériculture sont confinés dans leur boîte et s'entassent sur la table de la salle à manger. À l'un de ses angles se trouvent encore les traces du lit mécanique qui renfermait ma grossesse alitée quelques jours plus tôt.

Isolé dans sa nacelle, l'Enfant remue légèrement ses jambes et un bruit de succion s'échappe de sa bouche. Il cherche le sein tout en amenant maladroitement ses poignets vers son menton. Je le détache et me tire jusqu'au large fauteuil du salon, me coince entre les coussins et réajuste mon buste. L'Enfant fait balancer sa tête d'un côté puis de l'autre, ses lèvres ne s'accrochant

pas aux mamelons de ma poitrine. Il étire son visage vers le mien, fronçant le fin duvet de ses sourcils, comme si la position lui était inconfortable. J'exécute cette pirouette pénible du corps depuis sa naissance et me contorsionne pour qu'il puisse repérer son chemin lacté. J'offre mes seins et espère ressentir le lait qui s'écoule, peu importe si l'aspiration est douloureuse. Je veux encore m'acharner, mais l'abandon est plus fort, laissant place à l'échec et à la désillusion.

Presque cachée, j'introduis le biberon de liquide maternel fraîchement pompé, puis le retire dès que la succion ralentit. Je glisse la tétine en silicone sur le pourtour de sa bouche et y forme des ronds pour le tenir éveillé : « Allez, il en reste un peu. » Me traverse alors la résonance de la voix du néonatalogue rencontré à la maternité, ses mises en garde face à la perte de poids de l'Enfant, né à la limite de la prématurité. À chaque pesée, à chaque gramme envolé, je voyais s'amincir les parois des murs qui nous séparaient du service de néonatalogie. J'imaginai la sonde alimentaire sous son blister, cette longue tige souple et stérile préparée au coin d'un chariot.

Le corps de l'Enfant vient de sombrer. Je le dépose sur le matelas du parc en bois que Malik a à peine installé. J'attrape le tire-lait, actionne le son crissant et répétitif de la machine. J'insère un mamelon, crispe les yeux et constate la faible quantité de liquide dans le contenant. *Ce n'est pas possible...* J'appuie sur les ventouses qui compressent mes seins et augmente la stimulation de l'engin. Mes dents se serrent, mais je continue et subis ce spectacle asphyxiant que je recommence depuis plusieurs jours.

Je sens mes membres trembler. Mon cerveau cogne et m'incite à abandonner le Graal de l'allaitement. Mais je ne peux pas. Je dois. Parce qu'on m'a dit que c'était mieux. Pour lui. Tenter, essayer, être accompagnée. Surtout, ne pas renoncer. Penser au système immunitaire de l'Enfant. Perpétuer la fusion. À la maternité, j'avais osé demander : « *Pouvez-vous me montrer comment on fait un biberon ?* » La sage-femme m'avait répondu : « *Le tire-lait ? Je vous l'amène tout de suite.* » Pourquoi vois-je ce moment prétendument béni comme instant de torture ? S'acharner sur des seins lourds alors que vides, eux aussi ?

L'Enfant pousse un cri tellement fort qu'il donne l'impression de s'étouffer. Le rouge empourpre ses joues. Malik lâche la baignoire qu'il est en train de monter et vient le bercer : « Tu crois qu'il n'a pas assez mangé ? » Je retiens ma respiration et dompte ainsi la contrariété qui m'envahit : « On dirait que non ! » Le lait, enfoui dans mes entrailles, ne cherche pas à jaillir, mais je le force, le quémande comme je contrains l'Enfant à prendre les positions et les mamelons. Je dénigre ma poitrine impuissante. Il hurle la faim non rassasiée et je porte ma voix au-dessus de la sienne : « Prépare un biberon ! La poudre est dans le sachet de la pharmacie. » Dans son agitation désordonnée, Malik paraît se perdre dans ses propres murs. L'égoûttoir est dépeuplé. Il fouille l'évier rempli des couverts délaissés avant notre départ précipité vers l'hôpital. Il saisit le biberon, dévisse la tétine et le dépose dans l'immense stérilisateur. Des gouttes de lait perlent encore sur la paroi en plastique. L'Enfant s'agace. Je verse l'eau *Pure Life* dans le biberon et trépigne sur place, laissant valser ma tête entre le minuteur du micro-ondes et cet être qui réclame l'apaisement du vide laitier.

Ma main éponge la texture reluisante sur mon front provoquée par la sudation effrayante du post-partum. Je congédie Malik d'un coup de hanche, mais il reste non loin de moi. Je déchire le film de protection qui scelle la poudre, tout en soutenant l'Enfant d'un seul bras. *Une cuillère pour trente millilitres.* S'enchaîne alors l'appréhension du lait bouillant. Celui qui pourrait encore tout retarder. Vingt secondes. J'ouvre la porte. J'y trempe mon doigt. *Non.* Je le relance. Cinq secondes. Je mouille l'autre doigt. *Non.* Répétition qui se conclut par un biberon trop chaud. *Tant pis.* Nous guettons la grimace de l'Enfant, les plis de nos lèvres anticipent le cri qui confirmera la règle des manuels : « Ça passe, non ? T'es certain qu'il ne fallait qu'une dose ? C'est bien ça qu'il est écrit sur la notice ? »



FUIR

« Je vais faire une course ! » La tension accumulée par les gestes répétés du quotidien me tord les doigts, chaque mouvement se faisant un peu plus lourd que le précédent. Le gilet enfilé, les sandales chaussées, tous ces accessoires que je porte semblent me tirer vers le sol. Je saisis mon sac avec impatience, Malik hochant la tête en réponse à cette échappée. À peine est-il rentré du travail, poussiéreux par les découpes de bois, que je le laisse avec l'Enfant qui se réveille et, déjà, son geignement qui se mêle aux bruits ambiants. Je reviens sur mes pas, fouille le pyjama taille zéro mois dans le sèche-linge et l'envoie sur le haut du torse de Malik : « Tiens, il est propre. Tu en auras sûrement besoin après l'avoir changé. » Je claque la porte derrière moi, sans me retourner. Enfin, je pars.

Le déverrouillage de la voiture émet un léger tintement. Je passe ma paume sur la carrosserie poudreuse et regagne la place gratifiée du conducteur. Lentement, je parcours le volant, le touche dans toute sa

rondeur pendant que mes jambes reprennent leur danse familière au contact des pédales. Mes mains frétilent sous les vibrations d'un mécanisme qui s'éveille, mon pied flagelle lorsqu'il pousse l'embrayage. *Liberté.*

La grossesse à risque m'avait confinée dans mon salon, m'interdisant toute escapade en voiture. Mais à peine suis-je sur l'autoroute que les habitudes me reviennent et l'accélération me surprend. Je m'enivre de cette vitesse et abaisse les vitres de la berline. J'inspire et sens le vent tresser mes cheveux, pris dans cette course excessive. La musique inonde l'espace et les basses percent les enceintes intégrées qui résonnent dans tout l'habitacle. Soudain, le son se fracture. L'appel de Malik s'affiche sur le tableau de bord et retentit la sonnerie aliénante du téléphone. Ma gorge s'étouffe dans un sanglot. Son anxiété m'atteint et titille l'angoisse qui se dessine en moi. J'imagine ses mains, effrayées, errantes. Elles détiennent le dernier bout de cordon ombilical de l'Enfant et cherchent la compresse pour éponger l'infime goutte de sang.

Culpabilité, de ne pas être là. D'infliger ce moment de soin à Malik. D'être une mère en fuite et sûrement pas à sa place. Mais mon bassin s'enfonce dans le siège et, malgré les pensées, mon pied reste cloué sur l'accélérateur.

Loin, je me gare sur l'un des parkings d'un complexe commercial. Je ne me souviens pas comment je suis arrivée jusqu'ici. J'ai piloté dans le néant, sans conscience. Mes yeux se plissent sous la luminosité agressive des enseignes bien que nous soyons en pleine journée. Au hasard, je sillonne les artères des magasins et retiens ma respiration lorsque je me retrouve entourée de vêtements pour enfants

et d'articles de puériculture. *Qu'est-ce que je fais ici ?* Au cœur de ce rayon, j'évalue la raison de ma présence. Une influence subtile m'attire dans ce lieu où je ne veux pourtant pas être. Mon esprit vacille alors que mon corps obéit à cette attraction insidieuse. Caché par le débordement des habits sur les tringles, un miroir freine mon pas pressé. Je m'arrête un instant et examine mes joues encore rougies par les larmes. Ma tête tanguet et je sens l'allée se resserrer. Je file aussi vite, attrape un body quelconque et ne vérifie ni sa taille ni son ouverture croisée. *Couvrir la culpabilité.* Je passe aux caisses automatiques, m'impatiente devant la lenteur de l'écran qui s'affiche. L'enfermement du magasin me tétanise ; je dois respirer, délivrer les poumons collapsés. La maternité est en train de me consumer ; elle m'emmène dans son ouragan et je ne résiste à aucune de ses aspirations.

Le front appuyé contre le volant, je cherche une issue à cette situation. Cette évasion est-elle uniquement liée à mon entrée dans la maternité ? N'ai-je pas toujours eu le besoin de prévoir les perspectives de fuite dès que l'inconfort survient ? Quitte à fermer peu à peu les portes de ma vie sociale et me laisser envahir par l'isolement que l'anxiété inflige. Analyser la décision, explorer les échappatoires, peser les alternatives, partir si une sortie se révèle. Seule à envisager un départ anticipé et sans conséquence. Quelle cavale s'offre à moi maintenant ? J'ai envie de hurler, alors, dans le huis clos de ma voiture enfin retrouvée, je crie... Je crie à m'en briser la voix.

La rue du quartier est silencieuse et le réverbère illumine la route qui s'assombrit. Je pousse la porte d'entrée et découvre Malik juste derrière, les bras croisés.

Son regard froncé confirme l'exagération de mon absence prolongée. *Suis-je rentrée au-delà du couvre-feu imposé aux jeunes mères ?* Je baisse la tête, faussement gênée de cet abandon avoué. *Est-ce que ma démission face à l'allaitement préméditait déjà cet état de fuite ?*

Grimpant les marches qui mènent à la chambre de l'Enfant, je pense à ma propre mère. N'a-t-elle jamais eu ce besoin de s'isoler, de se sauver, elle aussi ? De se retrouver seule, loin de tout ? *Jamais elle n'aurait fait ça, jamais elle n'aurait laissé son bébé, même pour quelques heures.* Cette pensée m'effleure, mais un poids m'étreint, car, malgré la norme enfreinte, je sais que demain, et après, je ressaisirai cette fuite. C'est l'unique exutoire que j'ai à ma portée, c'est tout ce qui me reste pour respirer.